

Le cas des enfants, leur captation, sélection, utilisation, etc. pendant la période du génocide de 1915-1916 **est pleinement représentatif du projet génocidaire.**

En 1915, ils peuvent être déportés avec leur mère, séparés de leur famille, assassinés ou transférés de force vers un autre groupe ethnique.

Dans tous les cas, la cellule familiale a violemment éclaté, la déportation a déraciné et disséminé les membres des familles, l'assassinat a supprimé les corps et **l'intégration forcée dans une autre famille a annihilé l'identité arménienne.**

Le témoignage de Garabed Farchian illustre cette dernière situation. Son récit a été recueilli par Vahé Mamas Kitabdjian en 1987, peu avant sa mort.

Garabed Farchian

Né en 1906 ou 1907 et mort en 1987

Texte intégral

Récit de Garabed Farchian [Parsian, Perse] né à Palou en 1906 ou 1907

La famille Farchian se compose de son père, Sahag (1878-1914 ou 1915) ; de sa mère, Nartouh, née Nadjarian à Kharpout ; de ses deux sœurs, Sirapie, née en 1908, Hripsimé, née en 1911 ; de son frère Krikor, né en 1914 ; du frère aîné de son père, Hovsep (Joseph), qu'on appelait Mghsi Hovsep, abréviation de Mahdessi Hovsep, car il avait été à Jérusalem en pèlerinage (le mot « mghsi » correspond au mot « hadj » des musulmans) ; la femme de Hovsep, Maïram.

« Je ne sais combien de frères et sœurs avait mon père. Ils habitaient tous à Dikranaguerd (Diarbékir). Ils venaient quelques fois chez nous avec des chevaux et des mulets chargés, en faisant le voyage en quatre jours. Tous sont morts en 1915. Mon oncle Hovsep était commerçant. Il avait un magasin au marché de Palou et un autre au bourg de Djabagh-Tchour (Dja-eau fraîche). Mon oncle, sa femme, mon père, ma mère, mes deux sœurs, mon frère et moi – 8 personnes, nous habitions dans le même bâtiment. D'un côté mon oncle et sa femme, de l'autre nous. Mon père était instituteur à l'école de garçons, à côté de l'église Sourp Krikor Loussavoritch (Saint-Grégoire l'Illuminateur)[cathédrale, siège de l'évêché]. L'école des filles et le jardin étaient contigus à l'église Sourp Asvadzazine (Sainte Mère de Dieu)[monastère K'aghtsrahayéats].

Je me rappelle l'époque où je fréquentais le jardin d'enfant : j'avais un tablier rouge. Nous étions assis sur de petites chaises et la maîtresse nous apprenait l'alphabet arménien.

Mon père et ma mère avaient étudié au grand collège de Kharpout où il y avait le collège Euphrate, le collège français, le collège allemand et le grand collège américain. Nous avions l'habitude en été d'aller au village de notre maison de campagne, dont je ne me rappelle pas le nom. Je crois que c'était le nom d'une fontaine. Nous y passions les jours chauds de l'été et, après les vendanges et la cueillette des fruits, nous retournions à Palou. Mon père, après avoir foulé le raisin dans un bassin de bois, mettait le jus dans des jarres en terre cuite pour faire du vin.

En 1914, à l'automne, ils ont emmené mon père pour le service militaire. Au printemps 1915, mon oncle a pris son cheval et m'a dit en le montant et me prenant avec lui : « Allons à la vigne ». Là, il a commencé à défaire les buttes des pieds de vigne qu'il avait faites pour les protéger du froid de l'hiver. Puis il les a taillées et moi j'ai cueilli des fleurs bleues dans les champs. Quand nous sommes rentrés à la maison, les femmes étaient tristes. Des gendarmes étaient venus et avaient dit que mon oncle devait aller à la gendarmerie. Mon oncle y est allé et, de ce jour, nous ne l'avons plus vu. Quand mon père a été appelé comme soldat, il est parti et nous ne l'avons plus vu. Je suis sûr que tous les deux, comme les autres Arméniens, ont été immédiatement tués par les Turcs.

Ces jours-là, des gendarmes habillés en blanc sont venus à Palou. Ils ont amené les familles arméniennes dans la cour de l'église (les hommes avaient déjà été tués) et, après les avoir retenues quelques jours, ils les ont laissées partir et elles sont retournées chez elles ou se sont réunies dans la maison de l'une d'elles. Un jour nous étions réunis dans la grande maison de notre voisin, Parsigh. Je me rappelle que ma mère donnait le sein à mon petit frère. Elle m'avait conseillé, si les Turcs demandaient mon âge, de dire que j'avais six ans. Quelques instants après, le *kaïmakam* est venu, jovial. Il a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Je ne sais pas si quelqu'un me l'a dit ou non, mais je suis allé au marché, dans l'échoppe d'un maréchal ferrant arménien où il y avait des artisans : menuisier, maçon, etc. Ils m'ont dit de me cacher dans la soupente. Un peu plus tard, un Turc est venu, appelé Mehmed Hodja. On m'a dit d'aller avec lui. Je me rappelle qu'il m'a emmené au bâtiment du gouvernement en me tenant par la main. Là, il m'a inscrit comme Hussein Islam, son fils adoptif, et m'a emmené dans son village. En passant sur le pont du fleuve Aradzani [Arsanias, Euphrate oriental], construit à l'époque de Tigra le Grand, j'ai vu qu'il y avait du sang dans le fleuve. Ils y amenaient les Arméniens et, après les avoir égorgés sur le pont, ils les jetaient dans le fleuve. C'est ainsi qu'on a appelé ce lieu « le pont ensanglanté ». Mehmed Hodja m'a emmené dans sa maison qui se trouve au village de Kohanam. Il m'a présenté à sa femme en disant : « Je t'ai amené un garçon. Il s'appelle Hussein ». La femme m'a bien reçu, sans réserves. Elle m'a donné de l'*achekmek* (pain cuit sur une pierre chauffée au feu). Je l'ai mangé avec appétit. Il m'a dit d'aller jouer dehors sous les arbres et dans les champs. Là il y avait des ânes et des chevaux, et moi qui aimais beaucoup les animaux, j'ai passé le temps très agréablement avec eux. Il me semblait que j'étais là en villégiature, surtout sachant que des faits horribles

avaient lieu en ville à cette époque. Quelques jours après, je me suis rendu compte que la réalité était tout à fait différente. J'ai commencé à chercher mes parents. Je voulais rentrer à la maison, mais je ne connaissais pas le chemin.

À Kohanam, il y avait un vieux Turc qui s'appelait Nouri agha. Son fils avait été apprenti chez un tailleur arménien. Les deux filles de ce dernier habitaient chez Nouri agha. Le tailleur et sa femme avaient déjà été tués. Je jouais avec la petite fille. Un jour que je pleurais, Nouri agha est venu vers moi. Je lui ai dit : « Je veux rentrer à la maison ». Il m'a dit : « Ha, Ogloum, Ha (oui, mon fils, oui) ». Je lui ai dit : « Mon père a beaucoup d'argent. Il t'en donnera beaucoup si tu me ramènes à la maison ». à nouveau : « Ha, Ogloum, Ha ». Ainsi, je vivais dans l'espoir. Quelques jours après, j'ai commencé à réaliser la situation : après des mois, j'ai compris que tout était fini...

Quand on a commencé à sentir l'arrivée de l'hiver, nous sommes retournés à la ville. Là, les Turcs se sont installés dans les jolies maisons des Arméniens. Mehmed Hodja, comme d'autres Turcs s'était procuré un papier du gouvernement pour s'approprier une maison dans un quartier situé un peu plus bas que le nôtre. Un jour, je suis allé voir notre maison. Elle était en piteux état. Le petit pont de bois qui reliait la rue à l'entrée était démoli, il n'y avait plus ni portes ni fenêtre. J'ai commencé à pleurer et, finalement, je suis retourné chez Mehmed Hodja. Après avoir passé l'hiver ainsi, nous sommes allés à Kohanam. Le voisin de Mehmed Hodja, Nouri agha, sachant que Mehmed Hodja ne pouvait plus me garder, m'a conseillé d'aller à Hadji Keui, à trois kilomètres de Kohanam, chez une veuve qui avait deux ou trois enfants à peu près de mon âge. J'y suis resté jusqu'à la fin de l'automne [1916]. Étant très pauvre et ne pouvant plus me garder, elle m'a dit qu'elle connaissait deux frères, cordonniers à Palou, qui pouvaient me prendre chez eux. L'aîné, sa femme et deux enfants, habitaient au rez-de-chaussée. Au-dessus, il y avait une soupenite avec une ouverture pour la fenêtre. Je couchais là. Ils y mettaient de l'herbe pour leur âne et, sur un rayon en bois, il y avait le *lavach* de l'hiver. N'ayant presque rien mangé dans la journée, j'attendais la nuit pour en manger un...

À Palou, il y avait la famille Toufenkdjian. Le mari était parti, soldat et mort. Il restait la femme, la fille de quatorze ans et deux garçons de douze et dix ans. Mehmed Hodja a dit à la veuve Toufenkdjian : « Vous allez être exilés et tués. Venez chez moi, à Kohanam pour que je vous sauve ». Ainsi la veuve et les enfants, avec tout ce qu'ils possédaient, sont allés chez Mehmed Hodja. Ce dernier a utilisé la veuve comme femme et son petit frère a pris la fille. Quelques jours après, il a dit à la veuve qu'il voulait emmener les garçons à la ville pour les mettre à l'école. Il les a emmenés et, après les avoir égorgés, a jeté les corps dans le fleuve Aradzani. Quelques jours après, il a dit à la veuve et à la fille de ramasser le linge, de le mettre sur les ânes pour aller le laver au fleuve, tandis que lui irait à la ville et, après avoir réglé ses affaires, les ramènerait à Kohanam. Après les avoir tuées toutes les deux, il les a jetées dans le fleuve.

Tout cela, c'est la femme de Mehmed Hodja qui me l'a raconté, un jour où j'étais allé la voir, quand j'habitais chez les deux frères cordonniers...

Au printemps [1917], j'ai décidé de quitter les deux frères cordonniers, et c'est ainsi qu'un jour je suis allé à la ville. Là, j'ai trouvé des femmes et un groupe de garçons arméniens de mon âge. Je suis resté avec eux, je ne me rappelle pas où j'ai passé la nuit. Le lendemain, un des deux frères cordonniers est venu et m'a ramené chez eux. Après m'avoir fait enlever mes jolis vêtements propres, il m'a habillé de haillons : « Maintenant, va où tu veux ». Je suis retourné à la ville. Derrière la forteresse de Zova, j'ai rencontré une femme arménienne que je connaissais, mariée à un Turc. Elle m'a dit qu'un peu plus loin, il y avait une femme arménienne appelée Serpouhi. Je l'ai trouvée et je suis restée avec elle quelques jours.

Ayant entendu que les Américains aidaient les Arméniens à Kharpout, un groupe a décidé de s'y rendre. Derrière un charretier arménien qui transportait du blé, avec 10 à 15 femmes arméniennes, baluchons sur les épaules, nous nous sommes mis en route pour Kharpout. En chemin, quatre ou cinq soldats et un sergent turcs nous ont arrêtés. L'un d'eux a attrapé par le bras une fille arménienne de dix-sept ou dix-huit ans. Il l'a emmenée un peu plus loin et, après l'avoir violée, l'a laissée là et nous avons continué notre route. à l'entrée de Kharpout, quand nous avons commencé à voir les clochers des églises, fatigué, j'étais resté une centaine de mètres en arrière. J'ai vu qu'un Turc boiteux, qui s'était joint à notre groupe, faisait quelque chose avec une femme arménienne. Je ne savais pas que c'était le viol. Nous sommes arrivés au quartier des Assyriens. Nous sommes entrés dans une église assyrienne [chaldéenne]. Les femmes arméniennes ont commencé à embrasser les pierres du sol et des murs, comme si elles avaient trouvé la liberté. On m'a remis au centre américain où je me suis senti bien : on nous donnait un morceau de pain par jour. Puis, d'un coup, tous les Américains ont disparu [avec l'entrée en guerre des États-Unis]. Les anciens bâtiments d'école ont été transformés en hôpital turc... »

Le récit de Garabed se poursuit. Après avoir erré d'orphelinat en orphelinat dans la région de Palou et de Kharpout, en Grèce puis en Italie, il finit par s'installer en France.